

**P**RESSÉ, EMPRESSÉ  
 Titre d'un roman de Paul Morand<sup>1</sup> ou d'une chanson de Noir Désir<sup>2</sup> c'est selon, l'expression d'homme pressé se trouverait-elle en latin sous la plume d'un paléanthropologue patenté : *homo pressus*<sup>3</sup>, qu'elle désignerait sans difficulté cette nouvelle espèce d'hominidés que nous autres, *homo sapiens* d'Occident notamment, sommes devenus finalement en peu de temps. Esclaves de la montre, nous ne le sommes que depuis peu au regard de l'histoire<sup>4</sup>, mais nous le sommes tellement au regard de la nôtre... Pressés, nous le sommes aujourd'hui tous et tout le temps, nous qui ne prenons plus le temps, parce que nous sommes pris par le temps, pris de court paradoxalement lors même que notre temps est plus long – et parfois tant que, prolongés indéfiniment à grand renfort de médicaments, nos parents ou grands-parents finissent par le juger trop long, ayant justement sur leurs vieux jours le temps long. C'est que la mort a beau dorénavant être bien moins pressante qu'avant, l'espérance de vie s'allongeant d'un an tous les quatre ans<sup>5</sup>, nous n'en avons pas plus de temps à perdre,

1. Paul Morand, *L'homme pressé*, Paris, Gallimard, coll. «Blanche», 1941. Le roman a été porté à l'écran par Édouard Molinaro en 1977.

2. Noir Désir, « L'homme pressé », paru sur l'album *666.667 Club*, récompensé par une Victoire de la musique dans la catégorie « Chanson de l'année » en 1998.

3. À défaut, elle se lit en français chez un philosophe réputé, à savoir Rémi Brague dans un bref texte somme toute assez confidentiel : « L'homme pressé », dans Margarethe Drewsen et Mario Fischer (éds.), *Die Gegenwart des Gegenwärtigen. Festschrift für P. Gerd Haeflner SJ zum 65. Geburtstag*, Fribourg-en-Brisgau/Munich, Alber, pp. 248-256.

4. « Cet homme pressé [...] naît avec le XIX<sup>e</sup> siècle » explique le sociologue Alain Gras – « Le désir d'ubiquité de l'homme pressé et le devoir de vitesse », *Quadermi*, 1999, vol. 39, n° 39, p. 42 –, rejoint par le géographe Jean Ollivro qui fait commencer la « dictature de la trotteuse » à 1850 – cf. *Quand la vitesse change le monde. Essor de la vitesse et transformation des sociétés*, Rennes, Apogée, 2006 – lors même que les premiers mots du dernier livre de l'historien Jules Michelet à la fin de sa vie indiquait qu'« un des faits d'aujourd'hui les plus graves, les moins remarquables, c'est que l'allure du temps a tout à fait changé. Il a doublé le pas d'une manière étrange. Dans une simple vie d'homme (ordinaire de soixante-douze ans), j'ai vu deux grandes révolutions [*sic.* territoriale et industrielle] qui autrefois auraient peut-être mis entre elles deux mille ans d'intervalle » – *Histoire du XIX<sup>e</sup> siècle. Directoire. Origine des Bonaparte*, Paris, Baillière, 1872, préface, p. vii.

5. L'espérance de vie mondiale a progressé d'un peu plus de six années

nous qui dépensons la moitié du nôtre à pleurer le fait de n'en avoir pas et passons l'autre moitié à faire l'essai d'en gagner un peu – et toujours pour pratiquer à temps plein ces activités de loisirs qui, à présent, viennent précisément remplir et, ce faisant, abolir notre temps libre<sup>6</sup>. Qu'est-ce donc pourtant qui urge tellement ? Car ce ne peut être la vie – nous vivons plus longtemps –, ni le travail – si nous travaillons peut-être plus, car autant mais en moins de temps, pour sûr nous n'en travaillons pas moins longtemps, grâce aux week-ends, congés ou RTT –, ni, *a fortiori*, le temps lui-même – objectif sous la forme du cadran, notre temps n'a guère changé du temps de naguère, sinon en précision, les horloges atomiques que nous utilisons donnant l'heure absolue, en sorte d'encore sonner les vingt-quatre symboliques que comptent toujours nos journées ; subjectif sous la forme de la durée, notre temps devrait s'allonger comparé au temps d'antan puisque, animés du « dur désir de durer » quitte à ne jamais nous reposer, nous ne pouvons avoir le sentiment d'être débordés sans que, intérieurement, « le temps débordé<sup>7</sup> ». Non, pour nous qui ne ces-

entre 1990 et 2013, passant de 65,3 à 71,5 ans – cf. Christopher J L Murray *et al.*, « Global, regional, and national age-sex specific all-cause and cause-specific mortality for 240 causes of death, 1990-2013: a systematic analysis for the Global Burden of Disease Study 2013 », *The Lancet*, jeudi 18 décembre 2014, url : [http://dx.doi.org/10.1016/S0140-6736\(14\)61682-2](http://dx.doi.org/10.1016/S0140-6736(14)61682-2).

6. Mais savons-nous réellement exploiter ce temps où il nous est permis – loisir vient du latin *licet* – de vaquer à des choses sérieuses – le loisir, l'*otium* chez les Romains, équivaut à la *σχολή* chez les Grecs, temps qui nous est accordé pour prendre soin de notre âme – ? Nous en douterons et partagerons donc ce jugement de Jacques Ellul assimilant le soi-disant temps gagné à un temps perdu du fait de son inconsistance : « «Qu'est-ce que vous faites de ce temps gagné ? est-ce que vous avez composé un début de symphonie, un sonnet, est-ce que vous avez conçu un projet nouveau d'expérience chimique ? Est-ce que vous avez vécu libre (tout simplement !) en vous baladant au hasard, sans but et dans la joie de la liberté ? » Et bien non ! personne n'a jamais su me répondre. Ces heures «gagnées», on a bu une bière au bistrot, on n'a rien fait ni rien vécu, on a usé du temps vide et insignifiant. À moins que l'on ait profité, lorsqu'on est un homme d'affaire très occupé, pour prendre trois rendez-vous exprès qui viennent se cumuler à un horaire déjà trop lourd, c'est-à-dire que l'on a fait se rapprocher l'heure de l'infarctus. Et l'on a vécu stressé la fin du parcours : pourvu que cet avions, ce train arrive à l'heure... Temps gagné, temps parfaitement vain » – *Le bluff technologique* (1988), Paris, Hachette, coll. «Pluriel», 2012, p. 468.

7. Cf. Paul Éluard, *Le dur désir de durer*, avec 25 dessins originaux et un frontispice en couleurs de Marc Chagall, Paris, Bordas, 1946 et

sons plus maintenant de nous montrer impatients plus encore qu'exigeants, rien n'urge tant que ce que nous jugeons urgent. Est-ce à dire que *pressés*, nous le soyons désormais d'être *empresés*? C'est au fond ce que suggère un journaliste de *L'Illustration* couvrant, dans l'édition du samedi 4 avril 1846, l'inauguration du chemin de fer de Paris à Bordeaux dans sa première section, Paris-Tours :

*Dès six heures du matin les abords de la gare du chemin de fer d'Orléans présentaient un aspect inaccoutumé. De tous les points de Paris accouraient des voitures, d'où descendaient avec empressement à l'entrée de l'embarcadère des invités, surpris de se voir à une pareille heure et craignant, non de s'être fait attendre [...] mais de n'avoir pas été attendus. [...] Où courons-nous si vite ? pourquoi cet empressement d'arriver<sup>8</sup> ?*

Certes, voici deux questions, mais dans la répétition de ce mot, *empressement*, voilà bien une réponse à ceux qui demanderont d'où nous vient cette pression qu'est le stress expressément.

Tout viendrait-il donc de nous ? Assurément, et pour cette raison que nous sommes la, mieux, que nous sommes les générations du « tout, tout de suite<sup>9</sup> ». Leitmotiv de notre temps, le syntagme<sup>10</sup> dérive d'un slogan prétendument libérateur de mai 68 : « obtenir tout, tout de suite<sup>11</sup> », lui-même

*Le temps déborde*, Paris, Cahiers d'art, 1947.

8. « Inauguration du chemin de fer de Paris à Bordeaux », *L'Illustration. Journal universel*, vol. 7, n° 102, samedi 4 avril 1846, p. 65-66.

9. Si, après le magazine américain *Ad Age* qui, en 1993, l'a ainsi baptisée, les experts du marketing et les gestionnaires des ressources humaines parlent d'ordinaire de la « génération Y » – ou des « enfants du millénaire », soit les personnes nées entre la fin des années 1970 et le milieu des années 1990 – comme de « la génération du « tout, tout de suite » » – ainsi Florence Pinaud et Marie Desplats dans *Manager la génération Y. Travailler avec les 20-30 ans*, Paris, Dunod, coll. « Best Practices », 2011, p. 47 –, quoique dans une moindre mesure bien sûr, la génération X – les personnes nées entre le début des années 1960 et la fin des années 1970 – et même les Baby-boomers – les personnes nées entre les années 1945 et le début des années 1960 – nous paraissent en relever eux aussi.

10. Nous nous concentrerons sur l'expression française qui, bien sûr, a des équivalents dans d'autres langues : « *Everything all at once* », « *Alles sofort* », « *Todo enseguida* », etc.

11. Ce mot d'ordre apparaît, en 1968, avec l'occupation de la salle du conseil universitaire au huitième étage de la tour administrative

dérivé plus ou moins consciemment d'une formule prêtée à Antigone par Anouilh dans la pièce éponyme de 1944 : « moi, je veux tout, tout de suite<sup>12</sup> ». Repris maintes fois dans plus d'un air de l'air du temps<sup>13</sup>, il fait depuis, signe des temps, l'objet de leçon dans les albums pour enfants. C'est que Max et Lili<sup>14</sup> comme Petit Renard<sup>15</sup> sont loin d'être les seuls à avoir ce vilain défaut : tous nous voulons tout, mais nous voulons surtout tout *tout de suite*. Et à l'époque, les manifestants que furent nos parents ou grands-parents d'écrire déjà sur les murs de la rue Mouffetard : « Nous sommes si jeunes, nous ne pouvons pas attendre. » « Tout, tout de suite » est en effet l'expression d'un nouveau besoin, celui de la satisfaction immédiate de nos désirs, autant que de notre dernier devoir, celui de la pleine instantanéité de nos actions, tous deux communément partagés à l'heure de l'hyperconnectivité où nous semblons tous doués d'ubiquité et de polychronie. Parce que le monde entier se vit en temps réel et que nous y vivons partout en un clic, « tout, tout de suite », n'est-ce pas de nos jours ce que nous voulons toujours et ce que nous pouvons souvent ? De fait, nous ne savons plus attendre ; de droit cependant, nous savons faire tant. *Nous ne savons plus attendre* – mais nous le faisons jadis, de l'avoir appris en comprenant qu'il faut du temps au

de Nanterre, d'où est lancé le mouvement du 22 mars, alors que des groupuscules trotskistes, maoïstes et anarchistes lancent provocation sur provocation, espérant enclencher le processus *provocation – répression – révolution*.

12. Alors que Créon tente de convaincre Antigone de se soumettre à ses lois, Antigone s'emporte. Rappelons-le passage dans sa totalité : « Vous me dégoûtez tous, avec votre bonheur ! Avec votre vie qu'il faut aimer coûte que coûte. On dirait des chiens qui lèchent tout ce qu'ils trouvent. Et cette petite chance pour tous les jours, si on n'est pas trop exigeant. Moi, je veux tout, tout de suite, – et que ce soit entier – ou alors je refuse ! Je ne veux pas être modeste, moi, et me contenter d'un petit morceau si j'ai été bien sage. Je veux être sûre de tout aujourd'hui et que cela soit aussi beau que quand j'étais petite – ou mourir » – Jean Anouilh, *Antigone* (1944), dans *Théâtre*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2007, t. 1, p. 663.

13. Pour nous en tenir à la chanson française, celles du groupe La Fiancée du pirate en 1989, du rappeur Booba en 2007 et de la chanteuse Clarika en 2009.

14. Cf. Dominique de Saint Mars, Serge Bloch et Renaud de Saint Mars, *Max et Lili veulent tout tout de suite !*, Fribourg (Suisse), Calligram, coll. « Ainsi va la vie », 2000.

15. Cf. Christine Georg et Manfred Mai, *Je veux tout, tout de suite !*, Paris, Deux Coqs d'Or, coll. « Petit Renard », 2009.

temps et que si le temps est parfois bien long, rien ne nous rapproche plus de la mort que l'absence de temps morts. D'où notre antique patience, active et créative, ce savoir appliqué qui reposait sur notre conscience d'un ordre du monde différent de celui que nous mettons dans les choses. *Nous savons faire tant* – et nous ne nous en privons pas, la technique permettant déjà d'agir jusque sur le temps, en le précipitant ou en le remontant. D'où notre récente impatience, frénétique, voire fanatique, cette hâte d'en finir, sinon d'en avoir déjà fini, qui traduit par «Profite !», «Consomme !», voire «Consume !» l'ancien « *carpe diem*<sup>16</sup> » et oublie tout « *memento mori*<sup>17</sup> ». Par-tagerait-on ici la nostalgie de ceux qui jurèrent comme ceux avant eux que c'était mieux avant ? Non. Mais pour nous, fils de notre temps, le constat est là et il est inquiétant : les appels au calme et autres éloges de la lenteur ont beau se multiplier, nous continuons d'accélérer. Et pour cause : ce qu'il nous faut rattraper, c'est le temps lui-même, par rapport auquel nous ne pouvons que retarder, étant donné qu'il est à nos yeux cela même qui s'empresse d'avancer et qui, par là même, ne cesse de presser. On pourra – on l'a voulu en tout cas – éclairer cette accélération<sup>18</sup>. Nous préférons, nous, clarifier sa raison en

16. Cf. Horace, *Carmina*, I, XI, *Ad Leuconoen*, v. 7-8 : « *Dum loquimur, fugerit invidal/Aetas : carpe diem, quam minimum credula postero.* »

17. La légende veut que, dans la Rome antique, cette phrase fût répétée à chaque général victorieux par un esclave tenu debout derrière lui lors de la cérémonie du triomphe. Il semble pourtant plus probable que, comme Tertullien l'écrit, le mot exact fut celui-ci : « *Respice post te ; hominem te memento* » – *Apologeticus adversus gentes pro Christianis*, XXXIII.

18. Si Hartmut Rosa a vulgarisé le mot – *Beschleunigung*. *Die Veränderung der Zeitstrukturen in der Moderne*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, coll. «Suhrkamp Taschenbuch Wissenschaft», 2005 –, l'idée n'en est pas moins ancienne et a d'ailleurs été exprimée par le même terme, de Daniel Halévy – *Essai sur l'accélération de l'histoire*, Paris, Les Îles d'or, coll. «Collection typographique», 1948 – à Pierre Nora – cf. l'essai « Entre mémoire et histoire » qui sert de préface aux *Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984, pp. 17-42 –, mais déjà par Robert Musil, auteur du néologisme *accélérisme* – *Der Mann ohne Eigenschaften* (1930-1932), Hambourg, Rowohlt, coll. «Rororo», 1952 ; trad. fr. de Philippe Jaccottet, *L'Homme sans qualités*, Paris, Seuil, 1957, t. 2, p. 133 – et, au-delà, par René-François de Chateaubriand qui, tentant d'écrire son *Essai sur les révolutions* alors que « les événements couraient plus vite que [s]a plume » – *Essai historique, politique et moral sur les Révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la Révolution française* (1797), dans

éclaircissant son présupposé. Aussi la question sera-t-elle pour nous la suivante : pourquoi cet empressement ? Autrement dit, pourquoi notre impatience ? Or, la réponse est une évidence : plus que d'avoir perdu patience, nous avons perdu *la* patience, et cela sans doute plus tôt qu'on ne le croit. Heidegger ne le faisait-il pas déjà remarquer à ses étudiants fribourgeois ?

Citons-le en 1930/1931, quoiqu'un peu longuement.

*Nulle époque plus que l'époque actuelle n'a su tant de choses, nulle n'a eu à sa disposition autant de moyens de savoir vite et d'inculquer habilement toute chose. Nulle époque, pourtant, a eu aussi peu de savoir de l'essentiel que la nôtre. Et si la compréhension est si réduite aujourd'hui, ce n'est point parce que l'époque aurait déjà succombé à un abrutissement général, mais c'est parce qu'en dépit de son avidité universelle elle oppose une répulsion entêtée à tout ce qui est simple et essentiel, à tout ce qui exige et l'engagement et l'endurance. Et si cette instabilité, à son tour, peut s'étendre partout, c'est parce que dans l'homme d'aujourd'hui une vertu (eine Tugend) est morte : la patience. [...] La patience au premier comme au dernier instant – « la patience » –, voilà un mot qui s'est retiré de la langue essentielle. Mais nous ne voulons pas pour autant qu'elle devienne un mot d'ordre – ce que nous voulons, c'est l'exercer, et l'apprendre dans l'exercice<sup>19</sup>.*

La patience est donc morte – ou plutôt la vertu de patience. Car la patience est une vertu dit Heidegger, en ratifiant toute une tradition débutant, qui s'en souvient ?, avec Tertullien et Cyprien<sup>20</sup> pour se déployer d'Augustin<sup>21</sup> à Thomas<sup>22</sup> ; une vertu, c'est-à-dire, ainsi que l'explique Aristote, une « disposition acquise<sup>23</sup> » – une *disposition* puisque c'est

*Essai sur les révolutions – Génie du christianisme*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1978, p. 15 –, fait de cette expérience de l'accélération le signe patent de la ruine de l'ancien ordre du temps.

19. Martin Heidegger, *Hegels Phänomenologie des Geistes* (1930/1931), dans *Gesamtausgabe*, Francfort-sur-le-Main, Klostermann, t. 32, p. 103-104.

20. Tertullien, *De patientia* ; Cyprien, *De bono patientiae*.

21. Augustin, *De patientia*, I, 1 : « *Virtus animi quae patientia dicitur...* ».

22. Thomas d'Aquin, *Summa theologiae*, II<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>e, q. 136 a. 1 co : « *Unde manifestum est patientiam esse virtutem.* ».

23. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, II, 6, 1106 b 36.

par notre attitude que nous en faisons montre, mais *acquise* puisque nous n'en faisons preuve qu'en la pratiquant. Une vertu est en somme une qualité qui se développe par l'effort et la répétition jusqu'à se faire un état habituel – en grec : une ἔξις. En ce sens, on ne naît pas patient, on le devient, et on ne le devient qu'en patientant. Que se le disent les impatientes : leur manque de patience n'est pas dû à un manque de chance voulant que d'aucuns en ont une grande quand d'autres n'en ont aucune, mais à un manque de savoir, donc d'exercice, donc d'entraînement, donc... de temps, ce temps précisément qu'ils ne veulent pas consacrer à faire émerger en eux cette part d'« excellence » – autre traduction d'ἀρετή, couramment rendu par « vertu », mais forte à propos lorsqu'il est question de patience, qu'à travers le monde et ses croyances les hommes continuent de tenir pour essentielle en matière de sagesse. Si cette vertu de patience est morte avec notre patience, ce n'est pas qu'elle nous a été enlevée, mais que nous l'avons négligée, trop occupés à savourer ce que nos sociétés nous ont apporté : la consommation instantanée. Nul besoin de nous référer à toutes les techniques qui, aujourd'hui, nous permettent de faire l'économie de la moindre médiation et, par là même, de toute expectative – tout est pour nous prêt-à-tout : prêt-à-porter, prêt-à-poser, prêt-à-poster, prêt-à-manger, prêt-à-monter, etc. Or, qu'est-ce que la patience, mieux, qu'était-elle cette vertu de patience, sinon celle qui consistait, jadis, à consentir au temps, autrement dit à l'accueillir, puisque non seulement à endurer la différence entre le désir et sa satisfaction, c'est-à-dire à supporter la différence de la jouissance, mais encore à pleinement accepter l'attente ? Aussi prenons le temps de nous rappeler ce temps que les moins de quarante-sept ans ne peuvent pas connaître<sup>24</sup>.

#### PERDU, RETROUVÉ

Paradoxe : alors que tout est fait de nos jours pour, surtout, que nous ne perdions pas de temps, rien n'y fait, du temps de notre temps semble perdu comparé à avant, tant nous souffrons tous aujourd'hui, et toujours davantage, avant même du manque d'argent, du manque de temps – d'où les limites de l'équivalence établie par Benjamin Franklin entre le temps et l'argent<sup>25</sup> : si le temps, c'est de l'argent, étant donné que le

temps en fait gagner ou perdre, et si l'argent, c'est du temps, étant donné que l'argent en fait acheter, voire vendre, le temps perdu ne peut être racheté, ni le temps gagné revendu. Dès lors, inutile de partir à la recherche du temps *perdu* : nous le sommes déjà en optimisant continuellement notre emploi du temps. Partons plutôt de là où Proust est arrivé, soit au temps *retrouvé*<sup>26</sup>, en revenant à un temps où le temps ne manquait pas, sinon à un temps où il était en surcroît. Homère nous en parle dans *L'Odyssée* lorsque, à Télémaque en colère, il fait répondre Antinoos, qui lui parle bientôt de sa mère, Pénélope :

*Voici le dernier subterfuge qu'imagina son esprit : elle dressa dans sa chambre un grand métier pour y tisser un voile fin et long : incontinent elle vint nous dire : « Jeunes hommes, mes prétendants, vous pressez mon mariage ; l'illustre Ulysse est mort ; attendez donc que j'aie fini ce voile ; ne faites pas que tous ces fils soient en pure perte ; ce sera le linceul du seigneur Laërte, le jour où il aura succombé sous le coup funeste de la Mort cruelle. Ne faites point que quelqu'une des femmes d'Achaïe aille parler au peuple contre moi, indignée de voir sans suaire un homme qui gagna tant de biens ! » Voilà ce qu'elle disait et nous nous rendîmes, malgré la fierté de notre cœur. Alors le jour, elle tissait la grande toile, et, la nuit, elle défaisait son ouvrage, à la lumière des flambeaux. Ainsi, trois ans durant, elle sut cacher sa ruse et tromper les Achéens.<sup>27</sup>*

D'un côté, des hommes qui attendent le jour où... de l'autre, une femme qui attend la nuit pour... On connaît bien sûr la ruse de la fidèle femme d'Ulysse pour tenir à distance ses prétendants – elle en aura 108 – lors des longues années d'absence de son mari durant et après la guerre de Troie – il y en aura 20. Mais sait-on combien, de l'attente, cette figure mythique et même mythologique de la reine d'Ithaque nous fait saisir trois dimensions essentielles ? Attendre en effet, c'est

*The Complete Works in Philosophy, Politics, and Morals, of the Late Dr. Benjamin Franklin*, Londres, Johnson et Longman, Hurst, Rees et Orme, t. 3, p. 463.

26. Pour mémoire, *Le temps retrouvé* est le septième et dernier tome d'*À la recherche du temps perdu*, publié chez Gallimard en 1927 à titre posthume.

27. Homère, Ὀδύσσεια, trad. fr. de Médéric Dufour, Paris, Garnier, 1935, II, v. 90-106, p. 17.

24. Si l'on prend donc 1968 comme date anniversaire, encore que 1846 semble pouvoir convenir également.

25. Benjamin Franklin, « *Advice to a Young Tradesman* » (1748), in

retarder, œuvrer et supporter. *Retarder* d'abord : Pénélope ne fait pas qu'attendre le retour d'Ulysse en restant maîtresse d'elle-même, elle fait attendre ses prétendants en refusant de devenir leur maîtresse, différant chaque jour le moment de son remariage d'avoir chaque nuit défait son ouvrage de la veille. Ce faisant, Pénélope ne cherche pas à gagner du temps : elle annule le temps, suspendant son vol comme le souhaitera Lamartine<sup>28</sup>, puisqu'au lieu que le présent devienne le passé et le futur le présent, c'est le passé qui demeure présent et s'avère le futur. *Œuvrer* ensuite : alors que le temps s'est arrêté pour elle, Pénélope, elle, ne s'arrête donc jamais, travaillant à un linceul qui, loin d'enterrer celui qui hante ses pensées, le maintient vivant – ce n'est d'ailleurs pas le suaire de son mari mais celui de son beau-père qu'elle tisse et détisse, usant en cela de μῆτις, la qualité même d'Ulysse. Tramant, Pénélope ourdit ainsi un stratagème destiné à piéger ses prétendants certes, mais, plus encore, à prendre le temps lui-même dans ses rets. Au fond, tant que le moment de ce qu'elle souhaite plus que tout ne sera pas venu, grâce à sa machination, le jour de ce qu'elle ne souhaite pas du tout ne saura arriver. *Supporter* enfin : que, pleine de passion pour son mari, Pénélope soit pleine de patience face à la situation ne l'empêche pas d'en souffrir. Car le patient lui-même doit s'armer de patience face à l'adversité, c'est-à-dire, ici, face à la providence ou, plus exactement, au développement contrarié des volontés contraires des dieux – on se souvient que l'Odyssée commence au moment où, captif de la nymphe Calypso, Ulysse est incapable de rentrer chez lui lors même que l'Olympe est favorable à son retour, ceci en raison de Poséidon, qui lui en veut d'avoir rendu aveugle son fils Polyphème, le Cyclope, en sorte qu'il faudra attendre que le dieu de la mer parte festoyer en Éthiopie pour qu'Ulysse soit aidé par Athéna. Bref, le patient peut bien tuer le temps, il n'en demeure pas moins qu'il y a, toujours et partout, et peut-être même fixé de toute éternité, un temps pour tout. Aussi notre activisme n'a-t-il d'égal que notre passivité face au temps, car nous n'en décidons pas l'existence – être, pour nous, c'est d'abord naître, et naître, c'est naître dans le temps et même dans son temps –, ni n'en maîtrisons l'écoulement – être, pour nous, c'est aussi exister, et exister, c'est exister un certain temps

28. Cf. Alphonse de Lamartine, « Le lac », dans *Méditations poétiques*, XII, v. 21, dans *Œuvres poétiques complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1963, p. 39 : « Ô temps ! suspends ton vol ! ».

dans un certain temps –, ni, *a fortiori*, n'en fixons l'achèvement – être, pour nous, c'est encore mourir, et mourir un jour et pour toujours.

Affinons cette première leçon par le jeu des oppositions. À la patience s'oppose l'impatience. À celui qui peut attendre s'oppose donc celui qui ne sait pas le faire. La patience, en ce sens, est un savoir, théorique et appliqué. *Théorique* : la patience suppose la conscience de la nécessité d'attendre – puisque le temps n'est pas simultanée, que, dans le temps, tout ne se produit pas en même temps. *Appliqué* : la patience suppose l'endurance – puisqu'il faut souffrir, sans changer l'ordre de ses désirs, que l'ordre du monde ne coïncide pas à présent avec lui, ni peut-être à l'avenir. L'impatience, elle, n'est pas un savoir, mais, dans sa hâte d'en finir, un vouloir – le vouloir que le temps aille plus vite. Là où l'homme patient reconnaît au temps son *ordre*, l'homme impatient n'admet pas son *cours*. L'homme patient se console de ce que le présent ne durera pas, attendu qu'il n'est qu'un moment débouchant sur le futur, voire accouchant de lui ; l'homme impatient, lui, se désole de ne pas être déjà à demain et qu'aujourd'hui soit si long à prendre fin. De même, à l'œuvre s'oppose le désœuvrement. À celui qui, affairé, n'a pas le temps de se tourner les pouces s'oppose donc celui qui, inactif, ne sait pas quoi faire de ses dix doigts. L'un remplit ses journées quand celles de l'autre ne passent pas. D'où suit que le temps est, pour ainsi dire, un vide à combler, un espace à investir, un territoire à occuper, ne pas l'occuper, c'est-à-dire ne pas s'occuper, revenant finalement à se laisser engloutir par lui. Sans remplir notre agenda, alors le temps s'étale et, étale, s'arrête. Or, s'il ne passe plus, alors c'est nous qui risquons d'y passer, tant l'ennui, l'ennui qui nous est promis vu que « l'homme est si malheureux qu'il s'ennuierait même sans aucune cause d'ennui, par l'état propre de sa complexion<sup>29</sup> », ronge le corps et l'esprit. Pascal nous l'explique. « Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre » ; telle est bien « la cause de tous nos malheurs », mais « la raison » en est autre, puisqu'elle « consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable, que rien ne peut nous consoler, lorsque nous y pensons de près<sup>30</sup> ». Ainsi, travail ou loisirs c'est selon ; mais c'est tout

29. Blaise Pascal, *Pensées*, sect. II, 139 (Br.).

30. *Ibid.* « Il ne faut pas confondre [...] l'idée de la *raison* des choses avec l'idée de *cause* » souligne Antoine-Augustin Cournot dans son

le temps que nous meublons le temps pour nous divertir du peu qu'il nous reste. Aussi sommes-nous rien moins qu'indifférents face au temps, dans la mesure où rien ne nous importe plus que le nôtre, compté car décompté, et ce que nous en faisons, bon an mal an. D'où nos regrets, espoirs ou craintes et le fait que nous ne sachions pas ne pas être in-quiets. On l'aura compris, ce que nous donne à penser l'exemple de Pénélope est le souci qu'à l'homme de ne pas voir le temps passer par incapacité à regarder le temps passer, et cela sans doute pour la même raison que celle alléguée par Comte, selon laquelle on ne peut se mettre au balcon pour se voir passer dans la rue<sup>31</sup>. On pressent déjà combien le temps nous est proche et même propre, au point que nous peinons à nous en éloigner pour le dévisager.

#### PRÉSENT, MANQUANT

Paradoxe : tout va de plus en plus vite et nous sommes de plus en plus pressés. La coordination de ces deux propositions ira de soi pour celui qui, derrière la conjonction, verra une relation de cause à effet. N'est-ce pas en effet parce que tout va de plus en plus vite que nous sommes de plus en plus pressés ? Même populaire, l'évidence ne résistera toutefois pas au bon sens, même ordinaire. Si tout va de plus en plus vite, ne devrions-nous pas au contraire être de moins en moins pressés ? Il faudra illustrer. Tout va de plus en plus vite car tout est de plus en plus rapide : nos moyens de transports, de production, de paiement, de communication, etc. Mais nous sommes de plus en plus pressés car nous sommes de plus en plus pressants. Voulant plus, nous voulons faire plus, avoir plus et même être plus, sommés que nous sommes de nous réaliser dans toutes les dimensions de notre existence, pour être, en même temps, ce bon employé, ce bon mari, ce bon père comme ce bon ami,

*Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire* – Paris, Hachette et Cie, 1861, p. 67. La cause d'un événement est l'antécédent immédiat qui le produit et par laquelle on l'explique, sa *raison* l'origine profonde qui en rend compte et par laquelle on le comprend.

31. C'est la formule célèbre illustrant l'impossibilité de l'introspection dans son principe : « l'individu pensant ne saurait se partager en deux, dont l'un raisonnerait, tandis que l'autre regarderait raisonner. L'organe observé et l'organe observateur étant, dans ce cas, identique, comment l'observation pourrait-elle avoir lieu ? » – Auguste Comte, *Cours de philosophie positive*, Paris, Bachelier, 1830, t. 1, première leçon, p. 36.

ce bon amant aussi, en bonne santé et même en bonne forme, donc ce bon sportif, à même de tenir le rythme désormais effréné de la vie moderne. « Accélération technique » et « accélération sociale »<sup>32</sup> dit Hartmut Rosa, et celle-ci parce que celle-là. Certes, en améliorant nos performances, la technique nous libère du temps. Mais ce temps sauvé se voit sur-le-champ sacrifié à de nouvelles occupations. Insistons-y en considérant ces deux variables : 1. le rendement permis par le progrès ; 2. la croissance connue par nos activités. À activités constantes – cas de croissance nulle –, le rendement nous libère du temps. Mais, historiquement, nos deux variables connaissent une augmentation. Or, lorsque les taux progressent à la même vitesse, il n'y a aucun changement : nous faisons plus, mais avons toujours autant de temps. Il en va autrement lorsque la croissance augmente plus vite que le rendement. Alors notre rythme de vie s'accélère, puisque notre temps libre diminue à nos yeux, lors même qu'il reste constant en vérité, mais s'avère désormais trop étroit pour contenir tout ce à quoi nous voulons le consacrer. D'où le changement total de notre perception du temps avec cette impression angoissante d'une course permanente où les coureurs qui nous entourent le sont de vitesse et non de fond – des coureurs qui sont ceux contre lesquels nous courrons, nos concurrents, puisque, modernité oblige, la liberté a remplacé la tradition, l'égalité la hiérarchie, en sorte que chacun ne récolte que ce qu'il a semé et que nos vies sont en compétition. Cerise sur le gâteau, parce qu'il nous faut faire de plus en plus de choses en même temps, en sorte qu'un même temps dure de moins en moins longtemps, c'est le temps que nous semblions le plus tenir entre nos mains qui nous paraît le plus filer entre nos doigts. En songeant à l'usure et à l'obsolescence de nos professions, de nos unions, de nos inventions, de nos produits de consommation, etc., la « contraction » ou « compression du présent »<sup>33</sup> ne s'impose-t-elle pas ?

Le temps *manquant*, nous ne faisons qu'une bouchée du

32. Hartmut Rosa, *Beschleunigung. Die Veränderung der Zeitstrukturen in der Moderne*, op. cit., p. 161 et 243 notamment, où débent respectivement les chapitres 4 et 7 du livre, ainsi intitulés respectivement.

33. Si Hartmut Rosa le fait – *ibid.*, p. 132 sqq. –, l'idée de *Gegenwartsschrumpfung* vient d'Hermann Lübbe, notamment de sa contribution bien nommée : « *Gegenwartsschrumpfung* », dans Klaus Backhaus et Holger Bonus (éds.), *Die Beschleunigungsfälle oder der Triumph der Schildkröte*, Stuttgart, Schäffer-Poeschel, 1994, pp. 129-164.

présent comme Cronos<sup>34</sup> dévorant ses enfants. Ironie du sort, là où, lorsque nous sommes enfants, nul ne nous dit rien du temps – nous sommes tous, en la matière, des autodidactes, puisque l'école se contente de nous donner des horaires de cours et nos parents de nous offrir une montre sitôt que nous savons lire l'heure –, lorsque nous sommes adultes, tous nous disent comment il nous faut l'employer – nul ne peut ignorer l'abondante littérature dédiée à la gestion du temps, qu'il s'agisse de sa «vie pro» ou de sa «vie perso». Face au temps, nous disent ces experts qui avouent quasiment toujours avoir été d'anciens débordés, il faudrait donc nous organiser, ce qui, selon eux, n'aurait finalement rien de très compliqué. L'idée serait d'identifier, pour commencer, le temps que l'on perd en raison d'atermoiements divers et variés – ainsi du temps perdu serait rendu –, puis le temps où l'on est le plus performant afin de l'optimiser – ainsi du temps gagnant serait gagné. Or, dans ces grands discours où abondent les impératifs, le bon sens est roi. Qui ne sait pas qu'il est bon de distinguer l'urgent de ce qui peut attendre et mieux de privilégier l'essentiel à ce dont on peut se passer ? Qui ne sait pas qu'il vaut mieux faire les choses le jour même plutôt que de les remettre au lendemain et qu'il est bon de se ménager des temps où l'on ne fait rien pour se donner les moyens d'en faire plus ? Mais le problème de ces manuels de développement personnel n'est pas tant qu'à défaut d'offrir une solution miracle, ils enfoncent des portes ouvertes, faisant par là même perdre encore un peu plus de leur temps à ceux qui les lisent en espérant en recouvrer, mais, d'abord, qu'ils relaient la course qui est la nôtre en la faisant entre eux – car, à voir la surenchère de leurs titres, c'est à celui qui permettra le plus vite d'avoir plus vite plus de temps : comment ne pas préférer *15 trucs pour ne plus procrastiner*<sup>35</sup> à *101 clés pour gérer son temps*<sup>36</sup>, préférer *27 techniques simples*

34. Mais rappelons-le, Cronos, roi des Titans dans la mythologie grecque, n'est pas pour autant Chronos, dieu du temps dans les traditions orphiques. Averti par une prophétie de Gaïa, sa mère, que l'un de ses enfants le détrônerait, seul le premier mange sa progéniture, à savoir Hestia, Déméter, Héra, Hadès et Poséidon, son dernier fils, Zeus, étant sauvé par son épouse, Rhéa, qui le remplace par une pierre, avant que Cronos ne finisse par vomir tout ce qu'il a ingurgité.

35. Martin Kurt, *Quinze trucs pour ne plus procrastiner*, Createspace.com, 2014.

36. Delphine Barraï, *101 clés pour gérer son temps*, Issy-les-Moulineaux, ESF, coll. « 101 clés », 2013.

de gestion du temps<sup>37</sup> à *Gérer son temps grâce à 3 méthodes, 7 techniques, 27 règles et une histoire frappante*<sup>38</sup> et, à tout cela, préférer *La semaine de 4 heures. Travaillez moins, gagnez plus et vivez mieux*<sup>39</sup> ? – et, ensuite, qu'ils relaient un même pré-supposé, celui-là même sur laquelle repose notre appréhension ordinaire du temps et, plus encore, celui-là même qui génère l'impression quotidienne que nous avons d'en manquer, à savoir que le temps est notre « ressource la plus précieuse » car « la plus rare », selon des formules usuelles qui résument le mot de Thomas Edison : « Le temps est en fait le seul capital qu'un être humain possède, et la seule chose qu'il ne peut pas se permettre de gaspiller ou de perdre<sup>40</sup>. » Qu'on se le dise haut et fort puisque nous le pensons tout bas, même sans y penser : le temps est un bien, un fonds, une richesse dont nous disposons et qui, coûte que coûte, doit rester en notre possession – d'où l'obsession des théoriciens de sa gestion pour une vie dont le moindre instant doit être planifié, pour ne pas dire anticipé.

Ne discutons pas de savoir si la chose est possible et même souhaitable : elle ne l'est pas, étant on ne peut plus évident que tout, ici-bas, ne dépend pas de moi. Inutile pour s'en convaincre de relire Épicète. Mais que ne le fera-t-on de Sénèque, tant son *De brevitate vitae* en dit bien plus que n'importe quel traité de coaching actuel, écrit qu'il est en l'an 49 de notre ère pour le très actif surintendant général des vivres à Rome Paulinus, qui y lit d'entrée de jeu : « nous n'avons pas trop peu de temps, mais nous en perdons beaucoup. La vie est assez longue ; elle suffirait, et au-delà, à l'accomplissement des plus grandes entreprises, si tous les moments en étaient bien employés<sup>41</sup> » ? L'essentiel, ici, est l'idée sous le mot, cette idée que le temps est ce que j'ai, du moins ce que j'ai jusqu'à ce que j'en sois définitivement privé, jusqu'à ce que, ayant fait

37. Nathalie Lherbier, *27 techniques simples de gestion du temps*, Smashwords Édition, 2014.

38. Dorian Vallet, *Gérer son temps grâce à 3 méthodes, 7 techniques, 27 règles et une histoire frappante*, Smashwords Édition, 2014.

39. Timothy Ferriss, *La semaine de 4 heures. Travaillez moins, gagnez plus et vivez mieux !*, Paris, Pearson Education, 2008 – signalons une seconde édition « mise à jour et enrichie » en 2010.

40. « *Time is really the only capital that any human being has and the thing that he can least afford to waste or lose* » – cité par Joseph Primm, *Attitude in Words*, Lulu.com, 2008, p. 108.

41. Sénèque, *De brevitate vitae*, I, 3 : « *Non exiguum temporis habemus, sed multum perdidimus. Satis longa vita et in maximarum rerum consummationem large data est, si tota bene collocaretur.* »

mon temps, mon temps soit écoulé. J'ai du temps, effectivement, du moins je le crois et on me le dit, lorsque je suis jeune – « tu as toute la vie devant toi ! » – ; du temps encore, du moins je le vois et je le dis, quand il me faut patienter – « j'ai tout mon temps » – ; du temps même, et même si je le nie et m'en mords les doigts, quand je suis débordé – « je n'ai pas une minute à moi ». Or, dire que j'ai du temps implique que je le conçoive comme un élément qui, à la fois me revient et, en même temps, m'échappe. Car l'avoir implique la distance. Ce temps que j'ai est à moi certes, mais il n'est pas moi. Dit autrement, que j'identifie mon temps comme le mien ne signifie pas que je m'identifie à lui. La relation d'*appartenance* n'est pas une relation d'équivalence. En ce sens, tout porte à croire que ce temps, je le possède comme ces autres choses en ma possession qu'il m'est aisé de compter, de garder ou de donner<sup>42</sup> : j'ai un enfant, une maison, une voiture, etc. Dans ce cas de figure, je ne suis donc pas ce que j'ai, quand bien même je ferais la somme de tout ce que je possède. Il faudra en conclure que j'excède toujours le temps. Bien sûr, on ne le pourra.

#### CAPITALISÉ, MANQUÉ

Paradoxe : nous vivons donc le temps comme *avoir*, puisque comme *un avoir* – un pécule, une fortune –, nous le pensons pourtant comme être, puisque comme *un être* – une chose ou un objet –, voire nous le penserons comme être, puisque comme *l'être* lui-même – l'être et non un étant. Avant d'en arriver là, remarquons déjà que le temps ne me quitte pas, jamais même. Moi vivant, je peux bien me retirer du monde pour fuir son tumulte invariable, mais je ne peux me retirer du temps pour fuir son cours implacable. On se souvient du mot taquin du philosophe à l'endroit de celui, chagrin, du poète, celui-ci priant le temps de s'interrompre, celui-là le priant, lui, de préciser « pendant combien de temps<sup>43</sup> » le temps devra le faire. Moi mort, je dois bien me retirer du temps, mais je dois m'en retirer pour un temps encore, même si pour ce temps

42. Si Bruno Jarrisson a raison d'écrire que « donner son temps est le plus beau cadeau que l'on puisse faire », il n'est pas dit que la raison qu'il donne pour ce faire, à savoir « car le temps n'est pas renouvelable » – *Briser la dictature du temps. Comprendre ce qu'est le temps pour mieux le vivre* (1993), Paris, Maxima Laurent du Mesnil, 2004, p. 217 – soit la bonne. Offrir son temps est le plus précieux des présents parce qu'il consiste à s'offrir tout entier.

43. Alain, *Éléments de philosophie* (1916), Paris, Gallimard, 1941, I, XVII, note, p. 75.

sans fin qu'est la perpétuité<sup>44</sup>. Pendant ce temps, l'époque que j'aurai quittée continuera sans moi – ou pas, mais auquel cas une autre commencera. Le temps me borde de toute part. Car il n'est pas seulement là, tout autour de moi, rappelé à moi par ce qui sert d'ordinaire à le mesurer ou à l'indiquer, sans d'ailleurs qu'il ne se montre – les aiguilles qui tournent comme les secondes qui défilent ne déploient pas le temps mais l'espace. Il est aussi ici, en moi, marqué par mes battements cardiaques dont les irrégularités m'alarment et font varier pour moi le *tempo giusto*<sup>45</sup>. Que mon cœur batte la chamade et le temps s'emballer. Que mon cœur s'apaise et le temps se calme. Mais si, en hauteur, largeur et profondeur, le temps me circonscrit, n'est-ce pas qu'il me définit ? C'est que je ne suis pas dans le temps. C'est le temps qui est en moi au sens où je *suis* temps. Or, ce temps que je suis, avant d'être compté par moi, m'est d'emblée compté en tant qu'être fini. Impossible de considérer le temps qu'il me reste à vivre sans regarder la mort en face et la vie comme un sursis. Ce n'est pas « dès qu'un homme vient à la vie » qu'il est « déjà [...] assez vieux pour mourir<sup>46</sup> », c'est avant même d'avoir poussé son premier cri qu'il peut rendre son dernier souffle. Effectivement, je suis bien temps tous les jours, dans la mesure où j'en découvre les injures tous les matins devant le miroir et les éprouve tous les soirs dedans mon lit. Et puisque les effets du vieillissement ne sont pas que physiques, psychiques, ils m'apparaissent quand ma mémoire me joue des tours, elle qui est censée constituer mon seul pouvoir sur le temps. Chercherait-on à se rassurer ? Il est vrai que cette affirmation selon laquelle je suis temps énonce peut-être moins une *identité* qu'une *identification*. À ce titre, elle présuppose un sujet instaurant cette correspondance entre deux éléments – le temps et moi – que la réflexion va dédoubler ; d'où un certain recul permettant que je ne sois pas finalement ce que je suis, ou que je m'échappe du temps, ou que le temps

44. Boèce la distingue fort bien de l'éternité – cf. *De consolazione philosophiae*, V, 6.6 et V, 6, 14.

45. En musique, le *tempo giusto* est le tempo de référence dont procèdent tous les autres tempi. Il est le rythme universel, réglé sur la pulsation vitale du cœur. La psychologie et ce courant d'opinion appelé « Slow » usent du mot pour désigner le juste temps pour chaque chose accordé par un individu accordant harmonieusement rapidité et lenteur.

46. Johannes von Tepl, *Der Ackermann aus Böhmen* (1401), cité par Heidegger dans *Sein und Zeit* (1927), Tübingen, Niemeyer, 1963, S 48, p. 245.



m'échappe. Reste que ceci est bien plus probable que cela et que la pensée à tendance à séparer ce que la conscience relie.

Dès lors, le temps est-il avoir ou être ? On pourra nuancer, voire éradiquer cette alternative en montrant que ces deux termes ne sont pas tant contraires que complémentaires. Le suggère en effet le concept de propriété dans sa relation à l'idée de subjectivité. Qu'est-ce que la propriété en effet, sinon ce que j'ai en propre, c'est-à-dire ce qui m'est propre, ce qui fait mon propre ? Parce qu'est véritablement à moi ce dont je ne peux me séparer sans me faire autre que ce que je suis, c'est ici l'avoir qui définit l'être, qui définit mon être. Détrompons-nous : avoir du temps, ce n'est pas avoir une chose telle que je pourrais en avoir d'autres, mais avoir ce qui me fait être, ce qui fait que je suis. En réalité, *je suis* donc temps parce que j'ai du temps qui me permet d'être, étant bien clair que je ne pourrais être sans. En somme, cet avoir qu'est le temps vaut pour être puisque, pour être, il faut avoir du temps, et qu'avoir du temps, c'est être ce temps. Mais dans ce cas, pourquoi insister sur l'avoir ? Dire que j'ai du temps – ou dire que je n'en ai pas, ce qui revient au même –, c'est bien sûr marquer la distance de la possession, la distance de l'usager à l'instrument – ce que je veux montrer parfois par les modifications que je peux apporter au temps – le faire accélérer en choisissant de vivre à cent à l'heure ou lever le pied pour le savourer ou me ménager. Après tout, je n'ai pas choisi le temps ; j'en suis pourvu et dois m'accommoder de sa durée dont tout ce que je sais est qu'elle est limitée. Mais, insistons-y, lui et moi ne différons ni en droit, ni en fait. Le temps est donc à la fois *moi* et à moi. À dire vrai, il est mon avoir le plus proche en tant qu'il est aussi et d'abord mon être. On le vérifiera aisément : ce n'est que parce qu'il est mon être que je peux conférer au temps un statut d'objet et, par là même, l'offrir, donner de mon temps de la même manière que je peux donner de mon sang ; inversement, ce n'est que parce qu'il y a des limites à ce statut d'objet, ces limites que constitue le moment où ne plus pouvoir prendre du temps pour moi m'aliène dans mon identité même, que le temps est mon être. On le voit : *être* ou *avoir* du temps, telle n'est peut-être pas la question. Pourquoi ? Parce que s'exprimer ainsi pourrait revenir à en dire trop ou pas assez. Trop : soutenir que je suis temps, n'est-ce pas le grandir, alors que celui qui le pense le transcende ? Pas assez : soutenir que j'ai du temps, n'est-ce pas le réduire, alors que c'est par lui que celui qui en dispose dispose de toute autre chose ? N'en reste pas moins que

désormais, la simple idée sur laquelle repose notre impression de manquer de temps – l'idée que le temps est une denrée rare – apparaît simpliste – le temps n'est pas une denrée, et le serait-il qu'elle ne serait pas tant rare que périssable. *Capitalisé*<sup>47</sup>, le temps est *manqué*. Bien plus, n'étant pas un avoir, le temps est peut-être un être. Or, que le temps soit un être, à tout le moins qu'il ait de l'être, qu'il soit, qu'il existe, c'est là encore l'une de nos vues préconçues, solidaire de deux représentations solidaires entre elles.

Quelles sont-elles ces deux représentations ? Celle de l'écoulement du temps et celle de sa tripartition. C'est parce que nous imaginons que le temps passe, file, fuit que nous y distinguons le passé, le présent et l'avenir. Mais si c'est parce que nous imaginons que le temps passe, file, fuit, que nous pensons qu'il existe, c'est lorsque nous y distinguons le passé, le présent et l'avenir que nous en manquons l'existence... Par-tout de l'écoulement du temps. Image ancestrale et abus de langage criant : certes, le temps fait que toute chose passe, mais cela ne signifie pas qu'il le fasse lui-même. Ne confondons pas contenant et contenu. Si l'on s'accorde avec Héraclite pour dire que « tout s'écoule<sup>48</sup> », que rien ne demeure, bref, que toute réalité est temporelle, donc qu'elle n'est pas mais devient, ce qui passe quand, dit-on, le temps passe, ce n'est pas le temps comme le dit Bossuet, mais c'est nous – nous sans lui<sup>49</sup>. Dans ces conditions, comment le temps serait-il ce fleuve que l'on croit qu'il est ? D'abord, il lui faudrait des berges, un lit, donc quelque réalité intemporelle vis-à-vis de laquelle et dans laquelle il passerait. Mais laquelle ? Ensuite, il faudrait qu'il coule toujours, car s'arrêterait-il de couler un instant que le monde s'arrêterait subitement. Un monde continuant d'exister dans un temps qui cesserait de passer, quelle idée ! Mais, en même temps, quelle idée qu'un monde continuant d'exister dans un temps qui ne cesse de passer ? Si donc plus rien ne se passait, le temps devrait encore passer pour continuer à faire être ce qui est. Aussi, s'il est ce qui comprend tout et qu'on ne comprend jamais vraiment lui-même, le temps doit être ce qui permet

47. Nous employons le mot en son sens propre, soit au sens de ce qui, du capital, est évalué relativement à un revenu, non en son sens figuré, autrement dit au sens de ce qui est accumulé et épargné.

48. Héraclite, frag. 1 36.

49. Jacques Bénigne Bossuet, *Panegyrique de saint Bernard* (1653), dans *Œuvres*, Paris, Didot Frères, 1841, t. 3, p. 486 : « Le temps passe en effet, et nous passons avec lui. »

à tout de perdurer. Quoi de plus étrange alors que le temps faisant que tout passe, sauf lui qui ne passe pas à travers ce qu'il fait passer et, par conséquent, finit par ressembler à ce dont il est l'opposé : l'éternité ? Poursuivons avec la tripartition du temps. Le passé n'existe plus, d'où suit que l'on pourra dire de lui ou qu'il n'existe pas, ou que rien n'existe plus que lui. Il n'existe pas au sens où le réel ne se donne qu'au présent et qu'il est précisément le passé. Mais en même temps, rien n'existe plus que lui car le fait qu'il ait été présent le rend à jamais réel. Même difficulté pour le présent : d'un côté, chaque instant qui passe ne nous propose jamais que du présent, en sorte que rien ne semble plus réel que lui ; de l'autre, chaque instant qui passe tombe immédiatement dans le passé, en sorte que rien ne semble moins consistant que lui. Quant à l'avenir, il est clair qu'il n'existe pas encore. Comment le pourrait-il ? S'il existait, il ne serait plus ce qu'il est, puisque du présent. Or, le présent nous ramène au même problème que précédemment : passant, puisqu'il n'est pas toujours le même, il ne passe pas, puisque nous ne quittons un instant présent que pour en retrouver un autre. Qu'il y ait donc, avec le présent, changement permanent n'empêche pas qu'il y ait, avec le temps, permanence constante.

Résumons-nous. Pressé, l'homme l'est aujourd'hui d'être empressé, non pas attentionné et prévenant mais affairé et impatient. D'où sa recherche du temps perdu, un temps qui peut être retrouvé pour qui comprend que si le temps présent est un temps manquant, c'est qu'un temps capitalisé est un temps manqué. Si notre temps est bien celui du manque de temps,

ce manque, nous l'avons montré, repose sur un présupposé qui, lui, manque de solidité : l'idée selon laquelle le temps est ce que nous avons. Or, plus que comme avoir, puisque comme un avoir, le temps apparaît comme être, puisque comme un être. Certes, dès que nous voulons l'approcher, le temps ne fait que s'éloigner. Chacun se souviendra d'Augustin : « Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais ; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus<sup>50</sup>. » Mais sitôt que nous cessons de le penser comme ce qui passe, le temps cesse d'avancer pour se stabiliser. Si, comme le chante Ronsard, « Le temps s'en va, le temps s'en va, Madame ! / Las ! le temps, non, mais nous nous en allons<sup>51</sup> », considéré alors comme ce par quoi les choses se tiennent et se maintiennent, le temps semble cela même que Heidegger pense qu'il est : non pas un être, c'est-à-dire un étant, mais l'être lui-même, qui n'en est pas un. Nous commençons par citer l'auteur d'Être et temps, qui eût pu répondre à l'antique « *festina lente*<sup>52</sup> » par un *retarda cito* inouï. Nous y renvoyons donc pour finir, la conjonction de coordination du titre de son maître ouvrage valant comme copule. L'être est le temps. Le temps est l'être. *Hic et nunc*.

50. Augustin, *Confessiones*, XI, 14, 17 : « *Quid est ergo tempus ? Si nemo ex me quaerat, scio ; si quaerenti explicare uelim, nescio.* »

51. Pierre de Ronsard, « Je vous envoie un bouquet » (1555), *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1958, t. 2, p. 814 – pièce retranchée des *Amours* par l'auteur lors de la dernière édition de ses œuvres.

52. L'oxymore latin rend le grec « σπεῦδε βραδέως », dont Suétone affirme qu'il était l'un des adages favoris d'Auguste – *Vita Augusti*, XXV, 5 –, ce que confirme Aulu-Gelle – *Noctium Atticarum*, X, 11, 5.